

CAISSE ZÉRO

*S*il fait beau, tout le monde est là. *Il* a apporté une piscine gonflable comme je n'en ai jamais vu, elle est énorme. Peut-être me semble-t-elle si grande parce que c'est la première que je vois. Elle prend quasiment toute la place dans le jardin, les grands se sont réfugiés sur la terrasse avec leur verre pour ne pas être éclaboussés. On a beau avoir un jardin minuscule, c'est pratiquement le seul du quartier, ce qui explique sans doute qu'on ait autant d'amis parmi les voisins.

Il y a la voisine du 10, avec son bichon, ses lunettes et ses vêtements imitation Desigual. Elle parle fort, de pseudo spiritualité, je n'ai jamais très bien compris. Elle a essayé une

fois de m'expliquer qu'on était sur Terre pour une mission, et qu'il fallait la remplir avec le cœur. Elle, elle est là pour répandre cette nouvelle : on a tous une mission. Moi, il paraît que je suis trop jeune pour savoir, mais que papa, par exemple, il est là pour répandre l'amour universel par la générosité et l'accueil. Et que donc il est tout à fait normal qu'elle passe les trois quarts de son temps chez nous. On l'appelle Anelou, et j'ai mis longtemps à réaliser qu'elle s'appelle en fait Anne-Louise. Elle caricature le type de personne qu'on appelle « perchée » dans la cour de l'école. Elle est gentille mais un chouia encombrante.

Puis, il y a le couple du 12, toujours saturé de problèmes. Problèmes d'argent principalement, problèmes de santé, de famille, de boulot. Ils passent le plus clair de leur temps à en parler, mais en n'ayant jamais l'air de se plaindre. Ils ont toujours le sourire, même quand ils doivent nous quémander un kilo de pâtes. Je ne comprends pas comment ils font, ils portent la poisse. Ils sont tous les deux forts comme des bœufs, elle chevelue et lui moustachu, vêtements de seconde-main de mauvais goût et une petite odeur d'amertume. Ils ne sont pas méchants mais pas vraiment gentils, ne servent pas à grand-chose mais on leur est très utiles.

Il y a aussi la dame du 17, qu'on oublie continuellement. Elle est pourtant très grande, très fine, mais passe inaperçu, ne dit jamais rien, ne mange pas, ne fait pas de bruit. Je ne pense pas avoir déjà parlé avec elle.

Et puis, il y a le tonton, le demi-frère de maman, que j'ai toujours appelé « le tonton », pour moi c'est son nom, je ne sais pas s'il s'appelle Philippe ou Michel. Ce n'est pas un voisin mais il passe tout son temps libre chez nous, accompagné de sa guitare et de son éternel pull marin.

Enfin, il y a la famille du 4, avec leurs deux filles. C'est avec elles que je suis dans la piscine, ce sont les seules amies que j'ai sur Terre, je les connais depuis toujours.

Ils sont donc douze, en comptant ma mère qui prend soin de son petit monde comme une femme au foyer de l'époque, proposant ici à boire, là un plateau de fromage, rarement assise avant la fin de la soirée où elle commence alors de grandes discussions sur l'état de notre monde et sur les révolutions ratées.

Le douzième, c'est *lui*. *Il* doit être là, forcément, *s'il* a amené la piscine.

Il doit être là, forcément. À jouer dans l'eau avec nous comme *s'il* était encore un enfant. À prendre soin de nous, nous faire à manger ou nous mettre au lit quand les grands ont trop bu pour se souvenir de ce genre de détails.

À nous apprendre le russe ou le jeu de dame.

À nous proposer une excursion à vélo le lendemain, quand les adultes ont trop mal au crâne pour supporter notre présence.

Il y avait eu un autre soir, beaucoup plus tard, quand maman n'était plus à la maison. J'avais voulu aller aux toilettes pendant la nuit mais quelqu'un y faisait des bruits de

réurgitation. J'étais sortie pour faire pipi dans le jardin et j'avais vu mon père et Anelou.

Mais, bien avant ça, quand les choses étaient encore normales et qu'*il* nous avait forcées à sortir de l'eau à cause de nos lèvres bleues, je m'étais installée sur les genoux d'Anelou pour écouter les conversations. Mes amies dormaient en boule sur le vieux canapé, la lumière des fins de bougies vacillant autour de leurs visages d'angelots.

La grande, brune et robuste comme un bon chêne, est un condensé inépuisable d'imagination. Impossible de s'ennuyer avec elle, elle a toujours de l'eau pour le moulin, du bois pour le feu et de l'air pour mon cerveau. On vit dans tellement de mondes que parfois on ne sait plus très bien lequel est réel, et c'est mieux comme ça. Mais, en même temps, elle est très terre à terre, son imaginaire c'est du concret, il y a toujours un objectif dans ses histoires, un but qui a du sens.

Elle me maintient dans la réalité malgré tout.

La petite, blonde et frêle, est une véritable elfe, diaphane dans le sens premier du terme, elle rend tout lumineux et irréel. Elle nous suit dans nos jeux, rajoutant une touche de fantaisie et de surréalisme. Elle rayonne littéralement, comme si elle venait d'une autre planète. Elle est inaccessible.

Je les regarde dormir et, si tout mon amour va vers elles, mes oreilles captent des phrases, mes sens perçoivent une tension inhabituelle. Dans quelle mesure la connaissance

postérieure des faits transforme-t-elle nos souvenirs ? Il me semble encore entendre ma mère :

— On sera bientôt fixés. D'ici là, pas la peine de s'inquiéter.

Et de finir par un regard chargé de jugement et de surprise, désapprouvant ma présence à table, sur ces genoux, à cette heure. Mais ai-je le choix ? Mon père, lui, me fait ses grands yeux – on se comprend, t'inquiète, mais le dis pas. Les grands yeux de mon père.

Alors je réveille les filles, on sait que c'est l'heure où il vaut mieux filer en douce. On attend qu'ils soient de nouveau tous dans un grand débat sur le capitalisme et on sort au bord de la grand-route. De l'autre côté des maisons, derrière le jardin, on entend le vent souffler dans les arbres. On a toujours fait ça, aller dormir au 4 quand les grands sont chez moi. C'est plus sûr, les parents des filles ne sont pas commodes. Mais cette fois-ci, *il* vient avec nous, nous oblige même à nous brosser les dents et attend, je suppose, qu'on s'endorme pour retourner de l'autre côté.

Il n'attend pas qu'on s'endorme, *il* attend qu'elles s'endorment.

Je sais que je ne peux pas dormir.

Le lendemain, comme tous les matins, la maison sent le moisi.

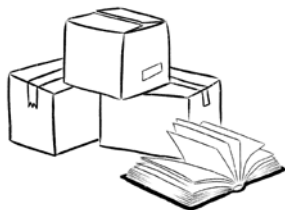
Je vole une bouteille d'eau, même si je sais qu'elles vont se faire gronder pour ça, et je cours, juste en tee-shirt et

culotte. Je retrouve mon endroit secret, dans la forêt. Je me sens sale, je me roule par terre pour nettoyer tout ça, ça fait de la boue sur mon visage. Il y a un vide, infini. Une fourmi passe, puis une araignée. Mon bras s'engourdit et je laisse mon cerveau suivre le même chemin. J'espère m'enfoncer dans cette terre et devenir un arbre, ou un brin d'herbe. Je l'espère tellement fort que j'y crois, et ça finit sans doute par arriver. Mais, à un moment, un mouvement au loin. Je ne peux pas bouger, j'ai peur que ce soit *lui* mais je vois la tignasse brune s'accrocher dans les branches alors je peux respirer. Elle s'assied à côté de moi.

— Merde, moi aussi j'ai volé une bouteille, on va se faire ramasser !

Je me redresse pour boire, la fée blonde est juste là, sans doute depuis longtemps. Je leur dis que la dernière tempête a détruit la maison des lutins des bois, qu'ils nous demandent de l'aide.

Alors la vie repart, il semble qu'en fait elle était toujours là.



Papa ne veut plus vivre ici. Il dit que sans maman, ça ne ressemble à rien toute cette agitation, alors Anelou se pend à

son bras en pleurant, disant qu'ils n'ont pas fini leur mission. Je sais que papa ne se rend même pas compte qu'elle est là. Ni que *lui* est là, toujours à rendre service, toujours rodant même s'*il* ne m'approche plus. Moi, je voudrais déménager, partir loin de tout ça. Je voulais devenir sauveuse de forêts mais depuis l'enterrement je rétrécis, je ne peux plus planter d'arbres. Je veux partir quelque part où il n'y en a pas. Quand je l'ai dit à papa, il m'a répondu « rase campagne. Repos. » Plus de grands yeux en secret, plus de phrases sujet-verbe-complément, mais étrangement, il me voit enfin, moi. Et ça le rend triste.